

## La guerre du Vietnam

### II. — L'INTIMIDATION EST-ELLE EFFICACE ?

Théoriquement, en effet, c'est toujours l'« escalade », c'est-à-dire une stratégie visant non pas à l'écrasement militaire mais à l'intimidation de l'ennemi ; théoriquement, les Américains au Vietnam ne font pas la guerre, mais cherchent à amener les Vietnamiens à la négociation. S'en approchent-ils ? On peut en douter (1).

#### A. - Des méthodes de guerre scandaleuses

De toute manière, les procédés employés sont au moins discutables : la guerre du Vietnam est horrible, qu'elle se livre dans la jungle ou du haut du ciel.

C'est une guerre scientifique : les avions, les hélicoptères, les bombes, les mitrailleuses lourdes et les roquettes y sont largement utilisés, au Sud comme au Nord ! Au Nord, l'immense effort économique accompli depuis dix ans dans un pays pauvre est perdu, écrasé, jour après jour sous les tonnes de bombes. Au Sud, on bombarde et on mitraille un peu partout. D'autres moyens plus « scientifiques » encore sont employés : les défoliants qui « nettoient la végétation », le napalm avec lequel on « nettoie » les villages, le napalm qui brûle... Les gaz, avec lesquels on peut tout faire : tuer ou rendre fou — il y a des gaz qui donnent envie de fuir, qui font vomir, qui attaquent et enflamment la peau. Restent ceux qui ne sont pas encore utilisés, semble-t-il, et dont on poursuit la mise au point : ceux qui altèrent la personnalité (de l'hallucination à la démence), ceux qui — inodores et incolores — paralysent le système nerveux et respiratoire et peuvent tuer en un quart d'heure. Restent encore les armes biologiques, les bombes qui peuvent semer les microbes et les épidémies, l'arme la plus terrible, la plus silencieuse... Tout cela, c'est la guerre « propre », la guerre civilisée, celle que l'on mène du haut du ciel le plus souvent. Jusqu'où la mènera-t-on ? Jusqu'où cette « escalade de la terreur » peut-elle aller ?

C'est en même temps une guerre de la jungle, une guerre primitive, où les méthodes de guerre moderne s'adaptent, se raffinent. D'un côté on utilise les arcs et les flèches, on creuse des trappes hérissées de bambous, on hérisse de pointes d'acier d'énormes masses d'argile, pour les utiliser comme armes de jet, on dissimule des pointes empoisonnées dans l'herbe ; on creuse des tunnels, des kilomètres de tunnels ; on marche dans l'eau pour éviter l'œil infra-rouge des avions de reconnaissance, qui détecte tout objet chaud, homme ou animal, qui décèle tout objet métallique : l'eau est un corps obscur pour l'infrarouge, pour marcher il faut suivre les rivières et s'enfoncer dans l'eau au moindre bruit d'avion. Car partout la technique moderne, de l'autre côté, s'adapte peu à peu à la guerre de la jungle : des films ultra-sensibles peuvent diffé-



(Photo A.F.P.)

Double combat.

rencier le feuillage vivant du feuillage mort des camouflages. Pour déceler et détruire les réseaux souterrains des patriotes vietnamiens, les Américains ont formé une unité spéciale de tout petits hommes spécialement entraînés et équipés : ces hommes, armés de fusils à canon scié qui envoient des gerbes de chevrotines, enfument et noient de gaz les galeries, les empoisonnant de façon définitive ; pour se protéger, ils possèdent des inhalateurs autonomes, et si les Vietcongs inondent tel ou tel étage de galerie souterraine (car cela aussi est prévu), ces hommes ont des tubes de plongée spéciaux pour y nager sans

danger. Et si, pour protéger leur retraite, les Vietnamiens sèment des cobras venimeux, les Américains achètent des mangoustes pour les lancer en éclaireuses.

Certes, toutes les guerres sont odieuses, et les guerres de type colonial sont particulièrement répugnantes — hélas ! nous le savons assez nous autres, Français ! La guerre du Vietnam pourrait ce qu'elle touche. Les jeunes soldats américains y apprennent le mépris, le racisme ; ils apprennent à torturer, et c'est un entraînement spécial : on sait ainsi comment se mettre à deux pour étrangler un homme en tenant les deux bouts d'une corde, comment noyer dans une jarre, sans compter les procédés bien connus de l'électricité ou de l'eau, et bien d'autres. Dans

les villes où sévit l'armée américaine, c'est bien souvent la corruption qui s'est installée, viols, prostitution, « trafic des piastres » : le gouvernement américain a fourni 150 millions de dollars d'aide au gouvernement sud-vietnamien, les militaires américains en dépensent autant pour leur part : sur ces 300 millions, 200 repartent dans des banques européennes où commerçants et fonctionnaires sud-vietnamiens les mettent à l'abri pour assurer leur avenir. Il y a eu à Saigon une exécution capitale ces derniers temps pour essayer de juguler cette corruption, il y en aura probablement d'autres, et probablement elles ne serviront à rien.

Mais finalement le pire aspect de cette guerre, celui sur lequel on ne saurait assez insister, c'est la misère des paysans, des civils vietnamiens, en proie à une guerre dont ils sont toujours les premières victimes. Dans les villes, l'inflation extraordinaire rend la vie très difficile : dans le peuple, on ne sait plus comment payer son bol de riz, sauf peut-être à Saigon où se déverse la manne américaine. Dans les campagnes, c'est l'oppression intolérable de la guerre : les bombes qui pleuvent du ciel, les villages incendiés, rasés ; c'est la campagne ravagée par les obus et les produits chimiques, les rizières où l'on n'ose plus aller cultiver le riz, de crainte de se faire mitrailler. Quant à savoir s'il s'agit de Vietcongs ou de civils à protéger, comment le voir du haut du ciel, n'est-ce pas ? La guerre ce sont aussi les villageois exécutés ou torturés. Ce sont les hôpitaux où affluent, dans des conditions souvent horribles, les hommes, les femmes, les enfants qui ont sauté sur des mines, que le napalm a estropiés, défigurés, que la mitraille ou les gaz ont atteints. La guerre, ce sont les villes surpeuplées où se réfugient les villageois, où ils attendent, avec le minimum d'aide et de nourriture, que finisse une guerre dont on ne voit pas la fin. La guerre, ce sont les huit mille « hameaux stratégiques », véritables camps de concentration, où les Américains ont « regroupé » derrière des barbelés et des miradors 5 millions de Vietnamiens.

A cela les Américains opposent que le Vietcong est partout, que chaque villageois est suspect... dénonçant ainsi la contradiction profonde de leur action ; car ou bien la masse des Vietnamiens du Sud est hostile au Vietcong, prête à accueillir favorablement le libérateur américain, et dans ce cas il est absurde et odieux de la traiter en ennemi, et de la soumettre à toutes les horreurs de cette guerre — ou bien la masse des Vietnamiens du Sud est favorable au Front National de Libération, et dans ce cas il n'y a que deux moyens de terminer cette guerre : la négociation ou le génocide.

Pour l'heure on a plutôt l'impression qu'il faut commencer effectivement à parler de génocide. On meurt beaucoup au Vietnam, quand on est Vietnamien. Les troupes américaines ne font pas de détail — pour une seule opération on a utilisé, récemment, contre un seul régiment vietcong, 200 tonnes

de napalm, 15.000 coups d'artillerie, 190 sorties aériennes, 3.000 vols d'hélicoptère. Il est probable — puisque les Américains parlent d'effectifs doublés ou triplés, d'un effort militaire et financier accru — que l'on mourra bien davantage encore dans les mois, dans les années qui viennent.

## *B. - L'escalade est dangereuse*

Que la guerre risque de durer, on en parle de plus en plus ; qu'elle soit répugnante dans ses procédés, c'est peut-être ce qui nous bouleverse le plus : les images du Vietnam en guerre sont intolérables. Mais ce n'est pas tout (on n'ose dire qu'il y a pire) : le processus d'escalade que suivent les Américains est aussi terriblement dangereux.

La guerre au Vietnam est contagieuse. Du Sud, elle a gagné le Nord ; elle gagne la Thaïlande, le Laos, et touche même le Cambodge. Du sud au nord, c'est la logique de l'escalade. Mais cette escalade demande des moyens militaires énormes, et la Thaïlande, où se trouve le siège de l'O.T.A.S.E., se voit transformée en une véritable base opérationnelle américaine. Bangkok offre aux G.I's un accueil chaleureux et autant de boîtes de nuit, de whisky et de cigarettes qu'ils peuvent en souhaiter. L'implantation militaire américaine ne cesse actuellement de s'y renforcer. De Bangkok à la frontière laotienne, en face de Vientiane, s'acheminent chaque nuit les renforts destinés au général laotien Phoumi et à ses forces de droite. D'autres routes se construisent, qui conduisent à d'autres villes près de la frontière, contrôlées comme par hasard par la droite laotienne — cela coûte des millions de dollars. D'autres routes stratégiques encore, vers le nord, vers la Birmanie (et la Chine), que des commandos thaïlandais empruntent parfois la nuit... Et la construction du grand port artificiel de Sattahip coûte 60 millions de dollars. Des bases militaires thaïlandaises partent des avions qui vont bombarder le Nord-Vietnam ; et on en construit d'autres. Il y a 20.000 militaires américains en Thaïlande, il y en aura 30.000 cette année. Sans compter l'armée thaïlandaise, surentraînée par les Américains, suréquipée aux frais des Américains de sous-marins, de bombardiers, etc.

Le Laos est, certes, contrôlé dans son ensemble par le Pathet Lao, le front national de gauche ; mais la frontière est perméable entre le Laos et la Thaïlande ; les Etats-Unis soutiennent les villes tenues encore par la droite, grâce à leur aide, près de la frontière ; des commandos thaï passent la frontière et vont lutter contre le Pathet Lao. Le général américain Wheeler a même imaginé une vaste opération contre le Nord-Vietnam à partir de la Thaïlande pour couper la piste Ho Ohi Minh, en passant par le Laos. Réciproquement le nord-est de la Thaïlande échappe au gouvernement et il s'y développe actuellement une agitation antiaméricaine

et antigouvernementale que le voisinage du Pathet Lao ne peut qu'encourager. De même la frontière est perméable également entre le Nord-Vietnam et le Laos, et les forces de droite de Vientiane accusent le Nord-Vietnam de soutenir militairement le Pathet Lao, ce qui ne serait après tout qu'une réciprocité à l'aide américaine à la faction de droite. Et si le petit Cambodge est théoriquement neutre — et il s'efforce honnêtement de le rester — il faut bien voir que la plaine des Joncs, fief des Vietcongs, touche sa frontière et que l'armée américaine menace fréquemment de les y poursuivre, en vertu d'un prétendu « droit de suite » ; et qu'il a maintenant besoin pour survivre de l'aide économique de la Chine, très importante.

Ce risque constant de l'extension de la guerre du Vietnam, un grand nombre de capitales, européennes ou autres, le perçoivent clairement. Nombreuses sont celles qui ont essayé, avec diverses arrière-pensées, d'engager un processus de négociation : citons les tentatives de Wilson, Fanfani, de Gaulle, Nasser, du Canada. Certes, toutes ces tentatives ont échoué : il semble bien que les deux grandes puissances qui s'affrontent sur le problème du Vietnam, les Etats-Unis et la Chine, n'ont pas voulu s'y intéresser. Mais ces tentatives sont symptomatiques ; on a peur, dans le monde, de la guerre du Vietnam, on a peur qu'elle ne devienne demain un conflit direct entre la Chine et l'Amérique, c'est-à-dire un conflit mondial. Car si les Américains se laissent entraîner à attaquer directement la Chine, soit dans une action aérienne voisine des frontières, soit dans une action contre les installations atomiques chinoises, il est probable que Moscou ne pourrait pas alors se désintéresser de la question. Et cet affrontement n'est pas une vue de l'esprit. On en parle ouvertement dans certains milieux américains ; certains militaires en particulier estiment que si l'on ouvrait un deuxième front de guerre au Laos, les Chinois seraient forcés d'intervenir, et ce serait aux yeux de ces militaires américains une excellente chose : pour eux, il s'agit évidemment de neutraliser la Chine avant qu'elle se soit dotée d'un armement nucléaire important.

Certes, ce n'est pas là toute l'opinion politique ni toute l'opinion publique américaine : mais cela peut changer. Les militaires ont prouvé qu'ils pouvaient avoir beaucoup d'influence sur M. Johnson.

### *C. - L'escalade est inutile*

Toutefois, pour l'instant encore, l'ensemble des opérations au Vietnam constitue une guerre limitée, guerre non déclarée, géographiquement localisée. Pour l'instant encore, il n'est pas question, officiellement, d'un conflit avec la Chine. Quoique la guerre fasse visiblement tache d'huile, théoriquement les Américains ne souhaitent pas en élargir les limites. Les déclarations officielles sont l'affirma-

tion étonnante d'une bonne conscience collective : « Notre seul objectif est d'empêcher que le Vietnam du Nord conquière par la force le Vietnam du Sud. Nous faisons usage de la force pour mettre un terme à l'agression, etc. » déclare le président Johnson ; et le général Taylor parle de ces « agresseurs clandestins dans les guerres de libération » qu'il « devrait être possible de traîner en justice sans susciter les critiques qui se sont élevées dans certains milieux contre nos bombardements du Vietnam du Nord ! » En « fait, les Américains continuent d'affirmer qu'il s'agit non d'une guerre, mais d'une « escalade », de « fermeté prudente et soigneusement contrôlée » (Johnson), c'est-à-dire d'un moyen d'intimidation en vue d'une action diplomatique. Ce moyen, si discutable sur le plan du droit international et de la morale, est-il au moins efficace ?

Pour qu'il le soit, c'est-à-dire pour qu'il amène à des négociations, il faudrait :

- que l'action militaire reste limitée ;
- que la diplomatie soit active et les négociations réelles ;
- que l'adversaire les accepte.

Or, les actions militaires prennent l'allure de représailles massives ; les Américains écrasent de bombes le Nord et le Sud, passent de la fiction de conseillers à l'action directe. Le nombre de soldats s'accroît, le matériel militaire augmente. Il apparaît aux yeux de tous que les Etats-Unis prennent en charge une vraie guerre, et que le gouvernement des généraux de Saigon n'est plus qu'un fantôme. Par ailleurs, l'action diplomatique n'embraye pas. Peut-être est-ce essentiellement la faute des Américains, qui se refusent à reconnaître la qualité d'interlocuteur valable au Front National de Libération ; peut-être aussi certains peuvent-ils voir là un moyen de laisser s'enfermer les Américains, engagés dès lors dans un engrenage inutile et qui les rend partout odieux.

En conséquence, sur le plan local se développe la haine contre l'envahisseur étranger, et le sentiment national, qui favorise éminemment le Vietcong. Sur le plan international, la position des Américains devient vis-à-vis du Tiers-Monde insoutenable ; elle développe en Europe, et même chez leurs alliés, des inquiétudes et un malaise. Sur le plan militaire les Américains sont contraints d'alourdir constamment leur potentiel militaire pour essayer d'obtenir enfin un résultat, qui, à l'heure actuelle, est encore bien problématique malgré l'écrasante supériorité technique : un tel résultat impressionnerait enfin l'adversaire et l'amènerait à négocier. Mais l'action politique se subordonne par ce processus de plus en plus aux militaires qui eux, ont pour but de gagner, non de négocier.

C'est ainsi qu'on parle de 600.000 hommes au Vietnam et qu'une méthode d'intimidation appliquée — théoriquement — en vue de l'ouverture ra-

pide de négociations se transforme en vraie guerre, et avoue son inefficacité, son absurdité par conséquent.

Devant un tel état de fait, nous n'avons plus à nous demander quelles furent exactement les volontés initiales des Américains (ce serait bien stérile !); ni à nous demander non plus si Johnson poursuit consciemment un but précis, tel que l'attaque de la Chine, ou s'il improvise et se laisse traîner par les événements — mais nous avons plutôt à chercher ce qu'il est possible de faire actuellement.

**Germaine Pivasset.**

---

(1) Voir T.S. du 14 mai (n° 286).

**PROCHAINEMENT :**  
**QUE PEUT-ON FAIRE ?**

---

